

CARMEN CASTILLO

Prix Charles Brabant 2019 pour l'ensemble de l'œuvre

Il faut la voir, Carmen, avec ses petits carnets et ses grands crayons, la voir noter le quart de ce qu'elle entend, à la volée, ou découvre au détour d'une page de journal ou d'un livre de partout souligné. Des noms propres, des titres, des citations : autant de pistes éparses, d'idées pour plus tard. Une étrange constellation se dessine alors, qu'elle seule entend, sans doute ; il est aisé d'y voir ce trait qui la caractérise : la curiosité. Une sorte d'écoute rare, vive, bienveillante. Mais s'il est un nom que Carmen ne notera jamais, et qu'elle s'emploiera bien plutôt à offrir à la discussion tandis qu'elle tirera doucement sur un cigarillo, un nom aimé, c'est celui de John Berger. Poète, peintre, écrivain, tout cela à la fois. Si bien qu'il me semble difficile de parler de Carmen sans parler de lui – du moins sans l'évoquer, ce nom ami. De tous ses écrits, qu'elle se plaît à relire pour s'y adosser parfois ou s'y ressourcer souvent, il en est un qu'il me faut évoquer puisque son titre ressemble à sa vie, ou la rassemble, c'est tout comme, je veux dire la vie de Carmen : « L'exil ».

Et ce texte dit ceci : *Le seul espoir de refaire un centre est de faire un centre du monde entier. Une seule chose peut transcender le manque de foyer moderne ; la solidarité mondiale.*

Une chose.

Le mot est vilain. En latin, il avait plus fière allure : *causa*. Et Carmen, qui aime les mots et imprime les français de sa langue chilienne, appréciera, je n'en doute pas, qu'il résonne pareil à l'espagnole *causa* – une *cause*. C'est que la chose est une cause, et la cause une œuvre de cinéma, et l'œuvre une longue histoire de solidarité.

Son premier film se déroulait au Nicaragua, son dernier à Cuba : entre, trente ans. Des jours par milliers – quelque chose comme dix mille. Des jours au Mexique, en Espagne, au Portugal, en Bolivie, en Russie, en France. Et au Chili, bien sûr. Là-bas, elle ne fit pas qu'y naître : elle s'y battit. Elle entra dans l'âge adulte comme historienne, et c'est l'Histoire, de sa belle et sinistre majuscule, qui l'agrippa au vol –

les attentes de notre siècle, dirait Berger. L'époque avait alors le nom de l'espoir : le socialisme démocratique. Elle milita dans les rangs du MIR, le Mouvement de la gauche révolutionnaire, et travailla pour la présidence de Salvador Allende. On sait la suite – un putsch, un général, une dictature, des tortures, des cadavres. Et un laboratoire pour les libéraux de Chicago. Le MIR entra dans la résistance clandestine ; son compagnon, Miguel Enriquez, tomba au combat un jour d'octobre ; Carmen fut blessée, arrêtée, puis sauvée à la faveur d'une campagne de solidarité internationale. Sa survie eut un prix, l'exil, et Paris accueillit ce qu'il restait d'elle en 1975 – un *abri*, dirait Berger.

N'avancez pas à Carmen qu'elle est écrivaine en plus d'être cinéaste : elle le contesterait sitôt. Je m'en vais toutefois la contrarier, et affirmer que ses deux livres, parus dans les années 1980, sont ceux d'une écrivaine. On y lit qu'elle fut tenue pour *terroriste internationale*, et de ce jugement formulé par les ennemis de l'émancipation, elle était *fière* ; on y lit aussi que c'est à Paris qu'elle revint à *la vie* et redevint une femme, ainsi qu'une militante.

J'ai la chance de connaître les deux.

De la première, je ne dirais rien ici ; de la seconde, seulement qu'elle continue de me surprendre. Le souvenir, a-t-elle écrit, est une subversion : il affronte la *machine d'oubli*. Mais c'est au présent qu'elle n'a de cesse de le conjuguer. La mélancolie n'est pas la nostalgie ; l'une élève, l'autre leste. Si Carmen cultive le souvenir – un film sur son père ; un autre sur cette rue de Santiago, Santa Fe, où elle vécut sous un faux nom et cachait ses livres de Trotski et de Rosa Luxemburg –, elle refuse de céder à son poids de larmes. *On est vivants*, jurait en 2015 le long-métrage qui l'a conduite aux côtés des sans-terre, des guerriers de l'eau, des zapatistes, des quartiers nord marseillais et des syndicalistes de Saint-Nazaire : ce titre doit être pris au pied de la lettre.

Alors elle vit, oui, entre la France et le Chili – ces deux rives qui se nouent dans son prochain film sur l'ambassade française, ouvrant ses portes à celles et ceux que le régime militaire menaçait. Et quand Carmen n'enseigne pas, elle songe à de futurs projets ou noircit ses carnets, fidèle à ce rêve qui l'a précipitée vers le *monde entier* : les sociétés ne sont pas condamnées au visage difforme qu'elles nous tendent. Les œuvres ne changent pas le monde ; elles l'éclairent autrement – cette lumière n'a pas de prix.

Joseph Andras, écrivain